

Ni lui ni sa fille n'ont jamais fait état du drame qui les a bouleversés. Ils ont pris sur eux, en personnes habituées à maintenir une distance envers les autres et eux-mêmes. On devine juste qu'il est arrivé quelque chose, quinze ans plus tôt, au milieu de ces mêmes arbres, à un frère qui ne faisait rien pour réussir, lui, et qui, se sentant mal dans ce giron, s'en était éloigné jusqu'à se marginaliser. Le père s'était tu, sans voir qu'il faisait de cette disparition un poison intime, à la façon d'un ongle incarné ou d'une branche malade.

L'âge et la retraite ont achevé de lui ôter de sa superbe. Lui qui commençait toutes ses phrases par un « Je » souverain dit plus souvent « On », comme si l'entretien de son parc le rapprochait

d'une sorte d'anonymat élémentaire. Et qu'il rôdait, en attendant de mourir à son tour, entre ces arbres où le drame a eu lieu, pour comprendre enfin celui dont il avait rejeté la différence – lui le libéral assumé, soudain victime de ses certitudes.

Oriane Jeancourt Galignani avait publié il y a deux ans un élégant roman courant sur quatre siècles, de l'Amsterdam de Rembrandt au Paris de 1999, *La Femme écrevisse*. Plus concentré, ce livre poignant dit l'essentiel avec pudeur, quand tant d'autres bradent leur intimité sur des centaines de pages et ruminent sans fin leur rancune. L'école anglaise, là encore ■

Quand l'arbre tombe, d'Oriane Jeancourt Galignani
(Grasset, 200 p., 18 €).